

Zeitschrift: L'ami du patois : trimestriel romand

Band: 18 (1990)

Heft: 70

Rubrik: Pages jurassiennes

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

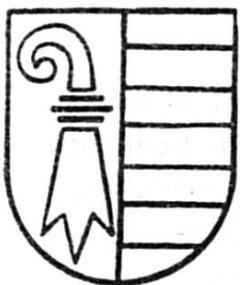
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.02.2026

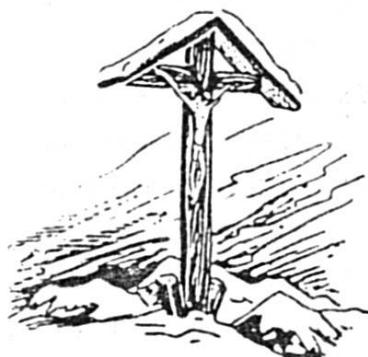
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Pages jurassiennes

Amicale des Patoisants Vadais
Delémont

Disparition d'un éminent patoisant



Il s'agit bien sûr de
Jean CHRISTE

qui durant toute sa vie professionnelle fut un enseignant émérite.

Né à Berlincourt, petit hameau paysan, le 4 octobre 1911, il y fit ses classes. Ayant accompli sa scolarité primaire, il fréquenta l'Ecole secondaire de Bassecourt.

Venu le moment de choisir son avenir, comme son père, il opta pour la profession d'instituteur. En possession de son diplôme, il enseigna dans son village natal en reprenant la classe de son père décédé.

En 1936, il fut nommé instituteur à Courrendlin, pour la classe destinée à la préparation de l'entrée à l'Ecole secondaire.

Durant ses années d'enseignement, une fibre qui sommeillait en lui se réveilla, c'était le patois, qu'il avait entendu parler durant son enfance. C'est ainsi que dans les années 60, il se voua plus intensément à ce beau vieux langage, par des écrits, des chroniques, des productions, pièces de théâtre, etc.

Aujourd'hui, il nous laisse une oeuvre considérable de ce qui fut sa langue maternelle, le patois.

Malgré tous les efforts de Jean Christe pour maintenir le langage de nos pères, les successeurs se font rares.

Il y a toutefois encore quelques adeptes qui essaient de reprendre le flambeau.

Espérons que leurs efforts alliés à ceux de Jean Christe, ne seront pas vains.

Merci au Vadais pour tout ce qu'il nous a laissé.

Henri Bron



MOISE SAVAI DES AVES

L'histoir qui veut vos racontaie n'appe bïn veille, çoli ça péssai ai y'ai ai poinne enne ennaie. Y étot chu pièce ci djouet li. I me pense bïn que tot les Jurassiens coignéchant lo Doubs è n'y en neppe brament que ne sont d'jemaïs aivu se promenai chu ces rives et que coignéchant bïn ces sainties que longent ces âves quéques fois bïn calme, oubïn bïn grosses

ses rîves sont d'une biataie que niun ne serais retrovaie atre paie. Tot çocoï po vos dire que ç'a une ischtoire de patchoux qui veut vos racontaie; çoli ç'a péssaie en fin d'une belle djouénèe di moi d'öt l'année péssaie. Aiprés yote djoinaie de traival, les patchoux se retrouvant chu ses rives di Doubs po quéques hoûres de détente dains ces âves, lo premie chu pièce ç'i djoué li c'était lo ptét d'Joset. Ai l'aivait d'je enflaie ces bottes djunque ensson des tièches tien lo Robert airrivaït, lu aivaïdge bïn enflaie ces bottes et vais se pientaie dains lai rvîre, ces doux coyas aivindge pri quéques pouchons, tiend tot din cô lo ptèt d'Joset yéssai chu une pîrre et aiprés aivois évèraie quéques seconde, è tchoiyet dain l'âve qu'étaït bïn prou âte tot à toué de lu. Lo poure d'Joset ne s'aïvaïpe naggie, chi bïn qu'ës s'a bottaie ai breuyie en évairain de totes les sans tinto en dedo, tinto en déchu de l'âve, en euvrain in moire cment ïn gros pouchon que veut aivalaie enne moutche. Vos voïte bïn ïn po lo tablo. Lo Robert que se teniaie bïn prou en aiva d'lu ne poyèpe veni a scoué di d'Joset, en ne peupe ritiae dains l'âve, vos saite bïn, est se bottai ai breuyie à chcoué, chi bïn que les djûnes qu'ëtiëns chu lai térrasse di café de lai Voirte-Hérbe in oyi breuyie à chcoué se sont yeuvai cment des rsorres po allai potchai scoué en c'tu que breullaie. C'a lo Pascal tchalat aivo ses longues tchimbès qu'a aivu lo premie chu pièce, sain pare lo temps de musaie tiain ai vi lo d'Joset ai satai en l'âve tot vëti, ç'a tiend est l'a taïvu dedain qu'ës musai qu'ës ne saivaïpe nadgie. Es se bottaie ai breuyie a tos les atres djunes qu'airriviñ à même moment, mais yo in pri lo temps de se devêti devain de sataie en l'âve. Aivo bïn di mâ (posche que les doux nâyis étaidge bïn ai-vaincie) les corêdjoux d'jeunes hannes in poyu raimouénaie chu lai rives les doux nayies qu'aïvaïnt virie de l'euye, ai fauche de les reviries de totes les sans po y faire étieupaire l'âve qu'ës aïvaïnt bu. A bout d'ïn môment est sont rvenis en yo. Vos peute bïn craire que tos

les beuyoux qu'étaïnt poi li étaïnt solaïdgie. Das ç'i djoué li, lo d'Joset è tchaindgie de nom, est s'aippelle mitenint "Moïse savaie des âves".

Bernadette Baconat

MOISE SAUVE DES EAUX

L'histoire que je vais vous raconter n'est pas vieille, cela s'est passé il y a à peine une année, j'étais sur place ce jour-là. Je pense bien que tous les Jurassiens connaissent le Doubs, il y en a même, très peu, qui ne sont jamais allés se promener sur ses rives, et qui connaissent bien les sentiers qui longent ses eaux, quelques fois bien calmes ou bien grosses. Ces rives sont d'une beauté que personne ne saurait retrouver ailleurs, tout ceci pour vous dire que c'est une histoire de pêcheurs que je veux vous raconter. Cela s'est passé à la fin d'une belle journée du mois d'août l'année passée. Après leur journée de travail, les pêcheurs se retrouvent sur les rives du Doubs pour quelques heures de détente dans ces eaux. Le premier sur place ce jour-là, c'était le petit Joseph. Il avait déjà enfilé ses bottes jusqu'au haut des cuisses quand le Robert arriva; lui aussi enfile ses bottes et va se placer un peu plus bas dans la rivière. Ces deux avaient déjà pris quelques poissons quand, tout à coup, le petit Joseph glissa sur une grosse pierre et après avoir gesticulé quelques secondes, il tomba à l'eau qui était bien assez profonde tout autour de lui. Le pauvre Joseph ne savait pas nager, si bien qu'il s'est mis à crier en gesticulant dans tous les sens, tantôt en dessus, tantôt en dessous de l'eau, en ouvrant une bouche comme un gros poisson qui veut attraper une mouche. Vous vous imaginez un peu le tableau ! Le Robert qui se tenait bien assez loin de lui ne pouvait pas venir à son secours, on ne peut pas courir dans l'eau vous le savez bien. Le Robert se mit à crier au secours, si bien que les jeunes qui étaient sur la terrasse du café de la Verte-herbe ont entendu crier au secours. Ils se sont levés comme des ressorts pour aller porter secours à celui qui criait, c'est Pascal Tchalat avec ses longues jambes qui est arrivé le premier sur place. Sans perdre de temps à réfléchir, quand il a vu le petit Joseph, il a sauté à l'eau tout habillé, c'est quand il a été dedans qu'il a pensé qu'il ne savait pas nager ! Il s'est mis à crier aussi, les autres jeunes arrivaient au même moment, mais ils ont pris le temps de se dévêtrir avant de sauter à l'eau. Avec bien du mal (parce que les deux noyés étaient déjà bien avancés) les courageux jeunes hommes ont réussi à ramener sur le bord les deux noyés qui avaient tourné

de l'oeil. A force de les retourner de tous les côtés pour leur faire cracher l'eau qu'ils avaient bue. Au bout d'un moment, ils sont revenus à eux. Vous pouvez bien penser que tous les curieux qui étaient là ont été soulagés. Depuis ce jour-là, le petit Joseph a changé de nom, il s'appelle maintenant "Moïse sauvé des eaux"

LES MIJEULES



Dâs tiaind i m'en raippeulle en drie, è m'en s'vînt d'aivoi maindgie des mijeûles. Not'mère les saivait bïn faire. I lai voit encoé aipparayie cte paîte dains enne grosse étchéye, en voichiae ïn pô dains lai tiaisse è reuti, d'aivô enne gotte d'hoile à fond. Aiprés quelques minutes, elle les youpaie bïn hât. Djemais elle n'é mainquaie son côp, djemais yenne n'ât tchoit à long. C'était ïn piaigi de lai révisaie. C'ment nôs étîns tot enne rotte è tâle, è fayait qu'elle en feseuche ïn p'tété moncé d'avaince. Po nos, les afaints, c'était enne petête féte. D'aivô di café à laicé, taint que nôs en v'lîns, nôs ains t'aivu de bons r'pés, que çoli feuche po le dénaie ou bïn po lai moirande.

In côp ou l'âtre, è y aivait ïn pô de tchaindgement. En piaice de les faire "nature" c'ment en diait, an y botaie ïn pô atche dains lai paîte. An y trovaie, tiaind an on poyait pare à tieutchi, des bratelles. C'était âtre tchose. Not'pére qu'étais ïn rôlou des bôs, è raippoët-chait bïn s'vent des tchaimpoigneux. Voili que çoli allaît des fïns meu, d'aivô enne boinne salaidge, an était brâment bïn neurri èt peus chutot, bon mairtchie.

A cabaret, ïn côp ou l'âtre, an en maindgeait de ces qu'étîns faites d'aivô di laid, di tchaimbon ou bïn di fromaidge. Tot çoli ne vayait pe ces que nôs aivîns en l'hôta.

Nos aivîns enne tainte dains en v'laidge véjîn; nôs y allîns bïn prou s'vent. Elle aivait ïn tot gros piaigi de nôs euffri des mijeûles és pammes. Mains, po nôs, le meu ç'ât tiaind è y aivait des ç'lieges. Nous étîns touedje de la paitchie tiaind elle en faisait des mijeûles. Po lie,

c'était enne "spécialité", la moiyoue de tot le cainton èt peus bïn en-defeus. Elle aivait di mâ de bëyie sai "recette". Ai foueche d'aivoi demaindaie, de l'aivoi plogaie, lai manman é poyu coégnâtre le "secret". Oh ! è n'y aivait pe grant tchose de neu. C'était tot simpye, è faillait botaie ïn bon grôs tchissat de gotte dains lai paîte. D'inche, dié-t-elle, ces mijeûles sont bïn moins graîches, brâment pus aijières è faire péssaie. Magrè qu'an nôs diaît de n'en pe tra maingrie, nôs n'écoutiïns pe, nôs s'en botïns piein lai painse. Coli ât airriavaie que nous ains t'aivu mâ. An paidgenaît bïn v'lantie en ces ç'lieges. Lai yeçon n'é djemais poétchaie ses frutes, pochque tos les côps que nos poyïns, nôs rècmencïent. C'était chi bon, èt peus, coli n'airrivaït qu'ïn còp poire an, tiaind c'était lai séjon. Aipré, è faillait r'attendre enne année, an trovaie le temps bïn grant.

LES OMELETTES

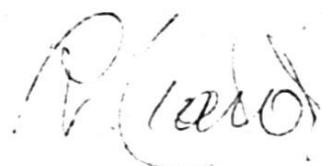
Depuis que je me rappelle, je me souviens avoir mangé des omelettes. Notre maman savait bien les faire. Je la vois encore préparer cette pâte dans une grande écuelle, en verser un peu dans la petite poêle à frire avec une goutte d'huile au fond. Après quelques minutes, elle les lançait bien haut. Jamais elle n'a manqué son coup, jamais une seule n'est tombée à côté. C'était un plaisir de la regarder. Comme nous étions nombreux à table, il fallait qu'elle en prépare un petit monceau d'avance. Pour nous, les enfants c'était une petite fête, un régal. Avec du café au lait à volonté, nous avions de bons repas que ce fut pour le dîner ou le souper.

Une fois ou l'autre, il y avait un peu de changement. Au lieu de les faire "nature" comme on disait, on mettait un peu quelque chose dans la pâte. On y trouvait, quand on pouvait en prendre au jardin, de la ciboulette. C'était autre chose. Notre père qui était un rôdeur de forêt rapportait bien souvent des champignons. Voilà quelque chose qui convenait à ravir, avec une bonne salade, on était bien nourri et puis surtout, bon marché.

Au restaurant, une fois ou l'autre, on en mangeait de celles faites avec du lard, du jambon ou du fromage. Tout cela ne valait pas celles que nous avions à la maison.

Nous avions une tante dans un village voisin; nous y allions bien assez souvent. Elle avait un plaisir énorme de nous offrir des omelettes aux pommes. Mais pour nous, le mieux c'était quand il y avait des cerises. Nous étions toujours de la partie lorsqu'elle en faisait des omelettes. Pour elle, c'était une spécialité, la meilleure de tout le canton et

encore bien au-delà. Elle avait du mal à donner sa recette. A force d'avoir demandé, de l'avoir suppliée, maman a pu connaître le secret. Oh ! il n'y avait pas grand'chose de nouveau, il fallait tout simplement mettre un bon gros verre de distillée dans la pâte. Ainsi, disait-elle, mes omelettes sont bien moins grasses, plus faciles à faire passer. Malgré qu'on nous disait de ne pas trop en manger, nous n'écoutions pas, on s'en mettait plein la panse. Il est arrivé que nous avons eu mal, mais on pardonnait volontiers à ces cerises. La leçon n'a jamais porté ses fruits, parce que chaque fois qu'on avait l'occasion, on recommençait. C'était tellement bon et puis, cela n'arrivait qu'une fois par année, lorsque c'était la saison. Après, il fallait attendre une année; on trouvait le temps bien long.



RIONS UN BRIN

Horriblement malade, le passager d'un paquebot, qui fait la traversée de l'Atlantique, interroge un matelot:

- Ce qu'on voit, là-bas, au loin, c'est bien la côte?
 - Non, Monsieur. C'est l'horizon.
 - Ah! Eh bien, c'est encore mieux que rien!
-
- Élève Durand, pouvez-vous me dire où fut signé le traité qui mit fin à la guerre de Trente Ans?
 - En bas de la page, Monsieur.
-

Deux jeunes garçons voient passer une fille dans la rue. L'un des deux dit:

- Bonjour, Vénus de Milo.
 - Et la fille de répondre:
 - Oh! ça va... Minus en vélo.
-

Un agent de police arrête un automobiliste:

- Vous roulez à combien?
 - Mais tout seul. Maintenant, si je peux vous déposer quelque part.
-